

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

20/12/2006

Fernand Deligny

Présentation de l'œuvre

par Pierre Macherey

« Par là-dessous, une espèce de doctrine s'affirmait en secret car « La grande Cordée », organisme expérimental s'il en fût, était quand même agréée et la doctrine en question n'était pas facile à afficher. Elle disait : laisser jouer l'imprévu, que « n'importe quoi » puisse arriver. » (« Le groupe et la demande : à propos de « La Grande Cordée » », paru dans *Partisans* n° 39, oct-déc 1967, in *Les vagabonds efficaces et autres textes*, éd. Maspero, petite collection, 1975, p. 161)

Fernand Deligny est né en 1913 à Bergues et mort en 1996 à Monoblet dans les Cévennes. Pupille de la nation, son père qui était officier étant mort à la Grande Guerre, il passe sa petite enfance à Bergerac, puis, retourné dans le Nord avec sa mère, fait ses études à Lille au Lycée Faidherbe, où il entre en hypokhâgne, puis en khâgne qu'il abandonne : il s'inscrit alors en fac, où il suit des cours de philosophie et de psychologie, sans obtenir aucun diplôme. Il entre au parti communiste. Ses premiers contacts avec l'institut médico-pédagogique installé entre les murs de l'hôpital psychiatrique d'Armentières datent de 1934. En 1936, il devient instituteur suppléant à Paris, rue de la Brèche aux loups, puis à Nogent, où il s'occupe de classes réservées aux enfants difficiles : il y pratique une pédagogie ouverte, inspirée des méthodes de Freinet (appel à l'invention créatrice, activités collectives, ouverture sur l'extérieur). Mobilisé en 1939-1940, il retourne à Armentières, où il travaille, à l'hôpital psychiatrique, à partir de 1942 ; cette expérience est relatée dans son premier texte publié, *Pavillon 3* (éd. Opéra, 1944). En 1943, il devient conseiller technique de l'ARSEA (Association régionale de sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence) et participe, à Lille, en 1945, donc dans le contexte précaire et tourmenté de l'immédiat après-guerre, à l'ouverture d'un foyer contre la délinquance, le Centre d'observation et de triage (COT), dont il devient le directeur pédagogique. Ces activités donnent lieu à un certain nombre d'initiatives novatrices : les éducateurs sont choisis parmi les travailleurs du quartier, sont mis en route des ateliers dont les activités sont rémunérées, les pensionnaires de ce qui ressemble fort peu à une institution, et est considéré avec une suspicion grandissante par ses autorités de tutelle, ne sont pas sous surveillance constante et disposent d'une marge importante de liberté, ce qui a pour contre-partie la nécessité dans laquelle ils se trouvent de rendre compte de leurs comportements et d'en assumer les conséquences. Cette même année 1945, Deligny publie *Graine de crapule. Conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver* aux éditions Victor Michon (Paris-Lille), ouvrage réédité en 1960 aux éditions du Scarabée. En 1946, il est nommé délégué départemental de *Travail et Culture*, et publie, toujours aux éditions Victor Michon, *Puissants personnages*, un recueil de récits : au début de l'ouvrage, sont annoncés à paraître *Ouvrier, artiste, révolutionnaire : éducateur* (suite de *Graine de crapule*) et *L'enfant et sa cage* (suite de *Puissants personnages*), titres suffisamment éloquents par eux-mêmes même si les livres en question ne verront jamais le jour. Paraissent, en 1947, *Les vagabonds efficaces*, carnet de route des expériences menées dans le cadre du COT, qui venait d'être

fermé : les « vagabonds efficaces », ce sont les éducateurs, dans la conception très particulière qu'en propose Deligny, qui les appelle également de « créateurs d'occasions », appelés à stimuler chez les « vagabonds inefficaces », les paquets de misère dont ils ont la charge, ce qui subsiste en eux de tendance à persévérer dans l'être, sans toutefois chercher ni à les enrégimenter ni à les édifier ni à les séduire (Deligny et l'équipe qu'il a constituée ne se voient pas dans la peau de meneurs d'hommes, de confesseurs ou de démagogues au petit pied) ; il est naturellement très important que, dans le rapport éducatif tel qu'il est ainsi noué, se retrouvent de part et d'autre des « vagabonds », que distingue seulement le fait d'être actifs ou passifs, c'est-à-dire leur capacité à être efficaces ou inefficaces, tout en se soustrayant énergiquement les uns et les autres à l'obligation de se tenir dans des chemins tout tracés. En 1948, Henri Wallon fait détacher Deligny à Paris dans son laboratoire de psycho-biologie de l'enfance. Cette même année, Deligny crée, avec l'appui des Auberges de la Jeunesse, La Grande Cordée, réseau d'accueil et de prise en charge en cure libre d'adolescents caractériels délinquants et psychotiques, association présidée par Wallon et suivie par le docteur Le Guillant. Deligny publie en 1949 aux éditions du Chardon rouge *Les enfants ont des oreilles*, qui mêle narration et poésie, dans un style qui fait parfois penser à Prévert. En 1958 son roman *Adrien Lomme*, dont le personnage principal est un enfant fugueur cerné par des institutions orthopédiques qui tentent par tous les moyens de le ramener à la normalité, paraît chez Gallimard. Depuis 1953, Deligny, qui a quitté La Grande Cordée, est parti dans le Gard puis dans les Cévennes, dérive nomade qui l'éloigne de plus en plus de tout ce qui peut ressembler à une institution officielle. Dans les années soixante, il entre en relations avec Jean Oury et Félix Guatarri, pionniers de la psychiatrie institutionnelle, et s'installe en 1966, avec quelques enfants psychotiques dont il a la garde, à l'hôpital de La Borde. En 1965, il tourne un film, *Le moindre geste*, consacré à l'un de ses « patients », qui sera présenté au festival de Cannes de manière confidentielle, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un certain retentissement. En 1967, il s'installe définitivement dans un hameau abandonné des Cévennes, en plein pays des Camisards, dans une maison en ruines achetée, avec l'appui d'Emmaüs, grâce à un don des Pink Floyds, avec Jean-Marie, rebaptisé Janmari, né en 1955, enfant autiste, violent et totalement mutique, qui ne le quittera plus. En 1970, les éditions Maspero rééditent *Les vagabonds efficaces et autres récits* (dont *Pavillon 3*), puis publient un recueil de textes choisis *Nous et l'innocent*. En 1975, Renaud Victor réalise *Ce gamin, là*, film consacré aux errances de Janmari, qui donnent également leur sujet principal aux trois volumes publiés des « Cahiers de l'immuable » : I - *Voix et voir*, II- *Dérives*, III – *Au défaut du langage* (numéros 18, 20 et 24 de *Recherches*, 1975-1976). En 1978, paraissent aux éditions Stock *Le croire et le craindre*, volume réalisé en collaboration avec Isaac Joseph, et aux éditions Seghers, un recueil de nouvelles, *Balivernes pour un pote*. La même année, Pierre-François Moreau, le spécialiste bien connu de Spinoza, publie aux éditions de Retz *Fernand Deligny et les idéologies de l'enfance*, qui reste à ce jour le seul ouvrage d'ensemble consacré à Deligny. Celui-ci, qui résidera dans les Cévennes jusqu'à sa mort ; il y compose ses textes les plus théoriques *Les détours de l'agir ou le moindre geste* (éd. Hachette, 1979), *Singulière ethnologie : nature et pouvoir et nature du pouvoir* (éd. Hachette, 1980), *La septième face du dé*, roman, (éd. Hachette, 1980), *Les enfants et le silence* (éd. Galilée, 1980), *Traces d'être et bâtisses d'ombre* (éd. Hachette, 1983). Presque aveugle il continue jusqu'à sa mort à travailler sur ses thèmes de prédilection : l'errance, la déréliction, la souffrance, comme manifestations contrariées de la puissance de vivre et d'agir.

Des quelques étapes qui viennent d'être retracées d'un parcours, ou pour reprendre le terme utilisé par Deligny lui-même d'un « cheminement », entre tous atypique et inclassable, résolument non conforme, se dégage la figure singulière d'un homme de terrain et d'écriture qui, toute sa vie, s'est occupé, soucieux avec un maximum d'attention, d'enfants en difficulté,

écartelés entre les deux pôles de la délinquance et de la folie : diagnostiquant le fait qu'ils sont avant tout des malades de la vie familiale et de la société, il a systématiquement évité de les soigner ou de les former, ce qui rend difficile de lui attribuer le titre d'éducateur, et, avec un instinct très sûr, il s'est formellement interdit de les adapter ou de les insérer, ce qui fait de lui autre chose qu'un travailleur social, pour reprendre les deux appellations qui lui ont été le plus souvent décernées. Il écrit, dans *Les vagabonds efficaces*, qui relatent son expérience de Lille à l'immédiat après-guerre : « Tout effort de rééducation non soutenu par une recherche et une révolte sent par trop rapidement le linge de gâteaux ou l'eau bénite croupie. Ce que nous voulons pour ces gosses, c'est leur apprendre à vivre, pas à mourir. Les aider, pas les aimer. » (*Les vagabonds efficaces et autres récits*, éd. Maspéro, petite collection, 1975, p. 128). C'est pourquoi il est aussi très difficile de caractériser Deligny comme un « pédagogue », à la manière de Makarenko ou de Freinet dont il a souvent été rapproché, car sa démarche, constamment réajustée et relancée n'a suivi aucune méthode identifiable fixement, comme il le dit clairement dans un interview paru en 1967 dans le n° 39 de *Partisans* : « Il ne s'agit donc pas de méthode, je n'en ai jamais eu. Il s'agit bien, à un moment donné, dans des lieux très réels, dans une conjoncture on ne peut plus concrète, d'une position à tenir. Il ne m'est jamais arrivé de pouvoir la tenir plus de deux ou trois ans. A chaque fois, elle était cernée, investie et je m'en tirais comme je pouvais, sans armes et sans bagages et toujours sans méthode. » (repris dans *Les vagabonds efficaces et autres récits*, éd. Maspéro, petite collection, 1975, p. 153) ; à la fin du même interview, il déclare encore : « Je n'ai jamais eu goût, ni talent pour la formation des caractères. » (id., p. 165). Deligny n'est pas non plus un théoricien, qui pratiquerait la distance à l'égard de ses objets d'étude : il ne s'appuie ou ne se recommande d'aucune référence, et on pourrait tout au plus rapprocher sa démarche, qui reste constamment empirique, de celle de Fourier, dont il partage le goût pour l'invention et l'aventure ; ses textes, composés dans un style très particulier, proche du parlé, tout en étant très recherché, avec d'incessantes trouvailles verbales qui frôlent à l'occasion la préciosité, se présentent comme des simples « carnets de route », où il consigne, en les illustrant de ses propres dessins ou de photographies, voire de relevés cartographiques, des observations et ses réactions personnelles à des expériences singulières que leur caractère limite rend la plupart du temps immaîtrisables, invouables et irrécupérables. Deligny, qui a aussi pratiqué la fiction, et a accordé une place importante au rôle de l'imaginaire dans la vie réelle, - il a essayé de tirer du désastre les misérables êtres dont il avait la charge moins en essayant de les faire travailler qu'en cultivant leur faculté d'imaginer et leur désir inépuisable de jouer : ce serait là, au fond, sa « méthode » -, est un écrivain, et accessoirement un cinéaste, qui s'est évertué avec les moyens dont il dispose, et dans un esprit permanent de renouvellement, à témoigner au sujet de problèmes et de cas dont il ne prétend pas détenir la solution, sans projet défini, en empruntant des chemins de traverse, à la manière des « lignes d'erre » de Janmari dont il nous a conservé la trace. Dans *Le croire et le craindre*, il se présente dans ces termes : « Ce qu'on attend de ce *lui-là* que je suis, je ne m'y vois pas, ou j'y suis si mal à l'aise que j'y échappe pour ourdir tout autre choses, et là il serait plus vrai de remplacer le « pour » par un « et » : il y a le fait d'y échapper *et* celui d'ourdir, et quelque fois pour rien dans le moment de l'ourdir ; c'est humain. Et après, ce qui apparaît prête à croire qu'il y va d'un projet délibéré. » (p. 43). Dans la préface qu'il a composée pour la réédition des *Vagabonds efficaces* aux éditions Maspéro en 1975, Emile Copfermann, qui avait participé à l'expérience de La Grande Cordée, cite cet extrait d'une lettre de Deligny : « Dans ce que je raconte, il y a deux parts : celle que je retrouve ici ou là, traduite en termes de bonne volonté et de réadaptation sociale, châtrée comme il se doit de l'essentiel qui est dans l'autre part que je m'acharne à nommer, à rebaptiser sans cesse : les circonstances, l'imprévu, le n'importe quoi, l'inédit, l'ailleurs, entêté à trouver le mot propre qui ne se laisse pas mettre en loi, en service, en statut, comme il est arrivé à tant de maîtres mots, un mot simple qui rappelle sans

cesse que l'homme est affaire d'imagination créatrice et non référence à des lois, et le créateur, le père et tout le reste, c'est n'importe qui, c'est l'autre et c'est moi. » Dans un constant esprit d'improvisation et de bricolage, et en écartant au maximum tout recours à un principe d'autorité, ce qui fait de lui au sens fort du mot un libertaire, Deligny, constamment partagé entre enthousiasme et lucide amertume, tout autant insatisfait de lui-même qu'il était en révolte contre la société dont il a essayé de cultiver certaines marges, s'est ingénié, en se maintenant en équilibre précaire sur la corde raide, loin des sentiers battus, à tisser ses improbables « réseaux », pour reprendre ce qui pourrait être le mot clé de son entreprise, et témoigne de ce que celle-ci doit à l'expérience de la Résistance, qui a donné leur contexte aux toutes premières tentatives de cet éducateur, de ce spécialiste de l'enfance pas comme les autres, parce qu'il a attaché ses démarches à des enfants qui, eux-mêmes, n'étaient pas comme les autres, qu'il appelle les « hérédo-malheureux », ceux qui, qu'ils fassent le mal ou qu'ils se fassent du mal, sont voués au malheur, auxquels la société refuse de reconnaître une place, et qu'elle s'empresse de fourrer en prison ou à l'asile, à l'égard desquels il a compris qu'il lui fallait plutôt adopter, ayant une fois pour toutes déposé toute prétention et toute illusion, l'attitude d'un non éducateur et d'un non spécialiste. Deligny, qui, bien qu'il se soit beaucoup exprimé, ne croyait pas aux vertus magiques de la verbalisation, toujours prête selon lui à basculer dans le prêchi-prêcha, et ne cherchait surtout pas à convaincre par le miracle de la parole qui que ce soit, à commencer par les enfants dont il s'occupait, n'a pas laissé de méthode, mais il a donné, et donne encore aujourd'hui le témoignage d'une disposition attentionnée et inquiète, sûre des pouvoirs de la vie tout en maintenant la conscience des difficultés que celle-ci doit constamment affronter pour se tracer un chemin, poursuivre son élan, sans but garanti, dans les conditions les plus improbables, voire les plus défavorables : une attitude, une position, une vigilance, un cap à tenir quand même, sans se lasser, devant les pires obstacles, et sans inutiles états d'âme, avec un sens aigu de la précarité et de la nécessité de parer de manière pragmatique au plus pressé, en maintenant intimement la conviction qu'il n'y a pas de règles générales mais seulement des exceptions, et que le pire ennemi des enfants c'est le mythe de l'enfance et de ses vertus orthopédiques natives, c'est-à-dire de sa prétendue innocence, - et ses « enfants » n'étaient certainement pas des chérubins -, voilà son « message », ce qu'il a transmis et qui, aujourd'hui plus que jamais, mérite d'être pris en considération.

L'un de ses premiers ouvrages, *Graine de crapule. Conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver*, recueil apparemment décousu de fables et d'aphorismes provocateurs publié en 1945, donne un début d'idée de la « ligne » que Deligny a entrepris de tracer, ligne qui, dès le départ, était tout sauf droite et convenue. Le titre provocant de ce petit fascicule évoque le travail du jardinier, qui fait de son mieux pour aider à pousser les plantes dont il a la charge, en sollicitant au maximum leurs dispositions à développer leurs potentialités, et en suscitant opportunément les occasions qui permettent d'y arriver, avec pour unique objectif d'attiser chez ses ouailles ce qui pouvait leur rester de désir de liberté, c'est-à-dire de vivre au maximum de leur puissance d'être et d'agir, tout en procurant autant que possible à ce désir un exutoire, pour l'empêcher de tourner à vide : dans l'enfance, Deligny a vu une friche saccagée, dont les richesses n'étaient pas suffisamment exploitées, ou étaient exploitées de manière trop inégale, ce qui a généralement conduit à privilégier les techniques de l'arrachage, dans le cadre d'un projet global de désertification mené au bénéfice de ceux qui sont réputés les meilleurs, à qui est exclusivement réservé le privilège de vivre normalement, ce qui est un abus manifeste. Quelques citations extraites de ce qui n'est pas un manuel technique d'horticulture, ni un catéchisme, mais témoigne des soucis auxquels se confronte un éleveur, lui-même mal assuré, de plantes fragiles, qui ne s'est pas résigné à faire le tri entre le bon grain et l'ivraie, et considère que les mauvaises herbes sont, comme les autres, des herbes

pour lesquelles il faut inventer une manière acceptable de vivre, à défaut de pouvoir leur garantir à tout prix le droit de prospérer glorieusement, donnent un début d'idée de cette ligne au trait précaire et néanmoins incisif, sinon assuré, qui est la marque de fabrique de Deligny, sa signature :

« Si tu joues au policier, ils joueront aux bandits.
Si tu joues au bon Dieu, ils joueront aux diables.
Si tu joues au geôlier, ils joueront aux prisonniers.
Si tu es toi-même, ils seront bien embêtés. » (éd. Scarabée, 1960, p. 31)

« Tu te dis :
« Je vais remplacer leur père et leur mère ».
Ce qui n'est pas une raison pour te saouler tous les jours. » (p. 41)

« Méfie toi : celui qui se montre, c'est qu'il a envie de se faire voir, donc de se cacher. » (id.)

« Lorsque tout marche bien, il est grand temps d'entreprendre autre chose. » (id.)

« Ce soir, ils te sont étrangers et sont étrangers les uns aux autres ; l'atmosphère est grise : des grumeaux dans un liquide sale ; tout est raté.
Et tu passes ta nuit avec ce poids sur le cœur, complètement dégoûté d'eux.
Le lendemain matin, tu les trouves frais et réussis comme une pâtisserie bien faite. » (id.)

« Si tu as pitié, change de métier. » (p. 46)

« Ne te laisse pas aller jusqu'à dire :
- Oh ! Jean, tu as fait ça... comme tu me fais de la peine...
Si ça n'est pas vrai, Jean va bien s'en apercevoir.
Et si c'est vrai, tu risques de faire s'accélérer le rythme des délits, ne serait-ce que pour faire de la peine.
Car voilà un plaisir dont Jean est privé depuis qu'il a quitté ses parents. » (id.)

« T'interdire de punir t'obligera à les occuper.
Dis-toi bien que l'éducation commencera le jour où l'atmosphère sera complètement débarrassée du moindre miasme de « sanction ».
Et les plus difficiles à désinfecter seront peut-être les enfants. » (p. 47)

« Ton refrain doit être :
« A quoi allons-nous jouer ? » (p. 57)

« T... est brutal et entêté.
Ne te hâte pas de lui ôter ces griffes.
Elles sont peut-être ses seules qualités. » (id.)

« P... est menteur, H... est insolent, Z... est taquin. Et F... qui n'est rien du tout, qu'allons-nous en faire ? » (id.)

« Il y a les défauts utiles et ceux qui le sont moins. » (id.)

« Autour d'un immense jardin où des enfants jouaient dans l'herbe haute et les taillis mystérieux, quelqu'un mit une barrière.
Le premier enfant qui la vit appela les autres qui, cessant tout jeu, vinrent regarder à travers les barreaux le reste du monde dont ils ne se souciaient guère la veille.
Et le mystère et le plaisir passèrent, désormais inaccessibles, dans le jardin voisin.
Autrement dit : évite les interdits, sous peine de voir ton troupeau s'y précipiter et franchir à plaisir les barrières nouvelles. » (p. 59)

« Garde-les vivants. Si la vie pour eux, c'est voler, c'est taquiner, c'est démolir, cherche tout simplement à ces verbes des compléments directs ou indirects qui feront insensiblement dériver leur force dans des actes avouables et utiles. » (p. 64)

« Il était un âne, adulte depuis quelques années et maître d'école de son métier, qui battait souvent les jeunes agneaux parce que leurs oreilles ne poussaient pas assez vite.

A côté de lui un vieux géranium apprenait à de jeunes bleuets comment ils devaient rougir.

Attelé au même travail un vieux merle enseignait à de jeunes chouettes les secrets du bien-chanter.

Et ce Centre de rééducation était célèbre dans le monde entier pour l'excellence de ses méthodes, sinon pour l'efficacité des résultats obtenus. » (p. 69)

« Il y a trois fils qu'il faudrait tisser ensemble : l'individuel, le familial, le social. Mais le familial est un peu pourri. Le social est plein de nœuds.

Alors on tisse l'individuel seulement.

Et l'on s'étonne de n'avoir fait que de l'ouvrage de dame, artificiel et fragile. » (p. 72)

Et, pour terminer cette sommaire présentation, encore trois citations, la première extraite du premier texte publié par Deligny, *Pavillon 3*, qui concentre poétiquement sa vision des enfants à tous les sens de l'expression « perdus » dont il avait à s'occuper :

« Il était un morceau de cette vie multiple agglomérée dans les villes, séparé soudain et à la dérive, sans poids ni loi, à travers les champs. Ainsi dans le ciel des nuits d'août passent des fragments de planètes qui vont errer, en chute libre au fin fond de l'éternité et prennent à nos yeux figure d'étoiles. Roger semblait un garçon en promenade sur les chemins de terre. Sans présent et sans passé, il n'allait pas plus à la rencontre de lui-même que la fumée ne va vers le feu qui l'a créée. » (*Les vagabonds efficaces et autres récits*, éd. Maspero, petite collection, 1975, p. 54)

La deuxième citation est le paragraphe conclusif de « La caméra, outil pédagogique », texte datant de la période de *La Grande Cordée* :

« Vaste monde. Force des habitudes, des modes, des coutumes. En face d'elles, il serait très imprudent de vouloir susciter d'emblée des intentions nouvelles avec des petits et grands mots salis par un trop long usage dans les tartufferies de la morale bourgeoise. Mais avec des images ? » (*Les vagabonds efficaces et autres récits*, éd. Maspero, petite collection, 1975, p. 175)

Enfin, cette ultime et très brève formule, extraite du roman *Adrien Lomme* (le nom de ce personnage, un enfant perdu, nom qui exprime directement son « humanité », concentre en lui seul le message que Deligny cherche à transmettre) :

« ... l'Homme, peut-être plus visible chez les anormaux dont la raison fêlée laisserait voir la pulpe. (*Adrien Lomme*, éd. Gallimard, 1958, p. 116 ; « dont la raison fêlée laisserait voir la pulpe » : cela sonne, hasard ou nécessité ?, comme un alexandrin).